

EX NIHILO présente

Laëtitia Clément

Rod Paradot

LUNA

un film de Elsa Diringer

EX NIHILO présente

Laëtitia Clément Rod Paradot

LUNA

un film de Elsa Diringer

Durée : 1h33

LE 11 AVRIL

DISTRIBUTION

Pyramide
32, rue de l'Echiquier
75010 Paris
01 42 96 01 01

PRESSE

Magali Montet
magali@magalimontet.com
06 71 63 36 16
Celia Mahistre
celia@magalimontet.com
06 24 83 01 02



SYNOPSIS

Luna vit près de Montpellier et travaille dans une exploitation maraîchère. Elle est belle, drôle, elle dévore la vie. Elle serait prête à tout pour garder l'amour de Ruben. Au cours d'une soirée trop arrosée avec ses amis, ils agressent un jeune inconnu. Quelques semaines plus tard, celui-ci réapparaît dans la vie de Luna. Elle va devoir faire des choix.



Entretien avec la réalisatrice **ELSA DIRINGER**

Comment est née l'idée de LUNA, votre premier long-métrage ?

A l'origine de ce film, il y a le souvenir d'une amitié. Le souvenir d'une fille extraordinaire qui m'a fascinée pendant mon adolescence à Montpellier. Moi j'étais l'intello, la raisonnable, celle qui donnait les bonnes réponses aux contrôles. Elle, c'était la fouteuse de merde, honnie par les profs, conspuée aux conseils de classe où j'étais évidemment déléguée... On a fumé nos premières clopes, nos premiers joints ensemble. Elle s'amusait à dévaliser les boutiques devant notre collège, elle riait de la tête que je faisais quand j'essayais de l'imiter. On mendiait du fric aux passants, on leur taxait des clopes, on jouait aux caïds dans

nos bombers et nos docks martins. Et puis est arrivé le couperet de l'orientation en fin de 3^{ème}. Elle est partie dans un CAP. Elle s'est mise à fréquenter un groupe de gars qui dealaient du shit sur la Place de la Comédie à Montpellier. Elle est tombée amoureuse d'un type un peu brutal pour lequel elle était prête à tout. On se voyait moins, et quand on se voyait on n'avait plus rien à se dire. On s'est perdu de vue. LUNA est inspiré du caractère, de la folie et de l'énergie de cette amie. De l'immense fascination que j'avais pour elle à l'époque, et de mon incompréhension quand je l'ai vue changer, prendre de plus en plus de risques pour plaire à

ce type qui se servait d'elle sans rien lui donner. Je pensais alors à cette chanson d'IAM qu'on écoutait en boucle dans les couloirs du collège et dont le refrain répète : « c'est l'histoire d'une femme seule, alors qu'elle voulait aimer ». J'ai eu envie de parler de ça dans mon film : de ce que l'amour peut nous amener à faire. De ce qu'on est prêt à commettre pour exister aux yeux de l'autre, aux yeux d'un groupe.

Votre film travaille la question du groupe.

J'ai beaucoup travaillé avec des jeunes dans des ateliers d'éducation à l'image, dans le cadre de l'association Tribudom, créée par Claude Mouriéras dans le Nord Est Parisien. J'avais notamment une classe de 4^{ème}, où une élève se faisait clairement terroriser par tous les autres, y compris les filles. Cette situation m'avait frappée. Je me disais que pris individuellement ces élèves étaient supers mais en groupe c'était tout autre chose. Cette question se pose dans tous les milieux et à tous les âges, que ce soit dans des équipes sportives, chez les militaires, les pompiers, lors de bizutages étudiants, etc. Si LUNA est un film qui se déploie avec des jeunes, ce n'est pas seulement un film sur eux. C'est aussi un film qui interroge plus largement notre libre arbitre au sein d'un groupe.

Que ce soit durant la nuit au hangar ou quand elle manipule Alex lors de la coupe des plants de tomates, vous n'esquivez pas la responsabilité de votre héroïne.

J'avais envie de partir du point de vue d'une « méchante », c'était la base du film : raconter l'histoire d'une jeune fille qui gagne son humanité. Il fallait donc construire un personnage qui parte de loin, avec le risque de ne pas aimer ce personnage au début. Cela a été un défi pendant l'écriture : jusqu'où aller dans cette dureté, dans cette inconscience morale, sans lâcher Luna ? Comment être avec elle alors qu'elle a fait ça ? Comment filmer les changements qui la traversent de manière juste, sans faire de raccourcis ? Je ne voulais pas esquiver la lâcheté du personnage, ni son égoïsme. A l'écriture, puis au montage, le dosage a été très délicat. Je me suis souvent rappelé le film des Dardenne, L'ENFANT, qui choisit également d'être du

côté d'un « monstre », pour garder foi en mon propre personnage. Par ailleurs, le choix de la comédienne a été essentiel. Dès que l'on voit Laëtitia Clément interpréter Luna, il me semble qu'on a envie de la suivre, quoi qu'elle fasse.

On accepte une certaine noirceur dans votre film, peut-être aussi parce que les personnages secondaires, notamment le patron et la mère de Luna, sont solaires...

Je voulais poser la question du mal d'une manière très générale, sans chercher des explications du genre : Luna agit ainsi parce qu'elle est pauvre, parce qu'elle n'a pas de formation, parce que sa mère est ivrogne ou son patron méchant ! Au contraire, il fallait que les adultes soient présents, même si, malgré toute la bonne volonté du monde, ils sont loin de comprendre ce qui se passe réellement dans la vie de leurs ados.

On ne sait rien du père de Luna.

Les familles divorcées ou monoparentales sont fréquentes de nos jours... D'autre part, cette absence permet d'échafauder des hypothèses : peut-être que l'immense besoin d'amour de Luna vient d'une insécurité affective, du manque d'un regard masculin positif sur elle. Et puis j'avais envie que la frontière entre Luna et sa mère soit poreuse, qu'elles soient un peu au même niveau, dans une même quête de partenaire. Quand Luna voit son patron et sa mère tout émoustillés de sortir ensemble, je pense que cela lui donne l'élan pour assumer à son tour sa vie amoureuse. Inconsciemment, elle sent qu'il y a de l'espoir, qu'il est possible de rencontrer quelqu'un de bien.

Pourquoi avoir choisi de filmer l'agression d'Alex avec un téléphone portable ?

Je me suis posé beaucoup de questions au moment de tourner cette scène : à quelle distance être, que filmer, ou pas ? Quand on s'est retrouvé au montage, je n'ai pas été satisfaite des images que j'avais. La scène était trop effleurée pour justifier la suite de l'histoire. Du coup, puisqu'on voit un des jeunes qui filme dans la scène, on a décidé de faire un retake avec un téléphone portable, en tournant de façon plus frontale. J'ai eu de la chance, les

comédiens ont tous accepté de revenir, et le hangar désaffecté était toujours là, même le canapé n'avait pas bougé.

Filmer au téléphone portable permet de rentrer dans le point de vue du groupe. La cruauté de l'image montre leur fascination trouble et permet de condamner l'acte plus ouvertement que ne le faisait « ma » caméra. Mon idée était de filmer le jaillissement de la violence, la dilution de la responsabilité. Chaque personne met un doigt dans l'engrenage et ça va très vite. Je voulais que ça les déborde, que ça les dépasse, comme une pulsion archaïque. Pourtant, dans ce surgissement, c'était très important pour moi que ce soit Luna qui baisse le pantalon d'Alex. C'est finalement elle qui donne l'idée du viol, elle n'est pas qu'une simple spectatrice. Et le plus important, c'était qu'elle ne mesure pas une seconde la gravité de ses actes, ni pendant, ni après.

Luna est également très désinvolte vis-à-vis de son avortement...

Luna n'a pas la notion de ce qui est grave ou pas, elle flotte un peu, n'a pas d'échelle de valeur ni de recul. Surtout, elle ne sait pas se respecter elle-même. Dans la scène où Ruben vient la voir après son avortement, on voit bien que Luna ne sait pas ce qu'elle peut demander ou refuser à ce type qui la subjugué. Le fait qu'elle soit tombée enceinte nous raconte implicitement qu'elle ne s'est pas protégée ou n'a pas osé le demander à Ruben. La question des premiers pas sexuels est compliquée, surtout quand on est une femme. On veut bien faire, ne surtout pas déplaire, on se met au service du plaisir

masculin, très naturellement, même quand on a les outils éducatifs autour de soi.

Ruben est un personnage macho, violent et trouble. Les autres sont pour lui des objets et sa sexualité, comme celle de beaucoup de jeunes, est pétrie des idées et des images véhiculées par le cinéma porno (et au moment de découvrir son corps et celui des autres ce n'est pas la meilleure école).

Alex incarne une masculinité et un rapport à la sexualité très différents de ceux de Ruben.

Oui, il est beaucoup plus doux, enfantin et précautionneux. Il ne saute pas sur Luna, pense à mettre une capote avant de lui faire l'amour... Le fait qu'elle tombe amoureuse de lui montre déjà que Luna est en train de changer. Elle accepte une relation où elle est davantage sur un pied d'égalité avec l'autre. Et grâce à Alex, notamment quand il l'initie à la trompette, Luna découvre qu'elle est douée pour quelque chose. C'est aussi ça, l'amour : découvrir que tu es mieux que ce que tu crois.

Comment vous est venue l'idée qu'Alex fasse partie d'une fanfare ?

Il y a une culture de la fanfare à Montpellier, la fête des fanfares est un événement important pour la ville. Je trouve cette musique à la fois très festive et émouvante, collective et ouverte à tous, parfaite pour singulariser Alex sans en faire un petit bourgeois virtuose. Et puis je trouve ça beau à filmer. J'ai mis du temps à trouver la fanfare qu'on voit dans le film, le *Coco Fanfare Club*, j'ai dû faire un casting de fanfares !



Dans LUNA, la confrontation au mal est entremêlée à la problématique amoureuse.

Pourquoi Luna arrive-t-elle à initier l'acte du viol, en tout cas à en être complice ? Parce qu'elle a très peur de perdre Ruben. Luna est tellement affamée d'amour qu'elle en perd tout jugement. Et c'est justement en détricotant ce rapport à Ruben qu'elle pourra créer l'espace pour aller vers une autre forme d'amour.

Mais ce n'est pas parce que Luna tombe amoureuse que le problème que pose l'agression est résolu. Luna pourrait donner tout l'amour qu'elle veut à Alex, tant qu'elle ne s'excuse pas et n'avoue pas, elle ne résout rien. Bien au contraire.

L'amour, certes, ne résout pas les choses mais il lui donne la force de les résoudre.

C'est l'amour qu'elle a pour lui qui finit par la convaincre d'assumer ce qu'elle a fait, et pourtant elle sait qu'en avouant elle risque de le perdre... C'est sans doute la première fois de sa vie qu'elle fait un véritable choix. C'est là que Luna se sauve dans l'histoire, parce qu'elle prend ce risque.

LUNA est aussi l'histoire de l'émancipation de Luna. Notamment vis-à-vis du groupe...

Oui, au-delà de la question de culpabilité, c'est celle de l'identité qui se pose pour Luna dans cette histoire : qui est-elle vraiment ? Pourquoi est-elle fascinée par un type comme Ruben ? Qu'est-ce qu'elle découvre de nouveau grâce à Alex ?





Mais cette émancipation ne revient pas simplement à « changer de camp ». Luna a contribué à blesser terriblement celui-là même qui l'aide à s'émanciper. Luna est coincée, et c'est cette image que j'avais en écrivant : celle d'une mouche qui se cogne contre les vitres sans trouver la sortie. Tant qu'elle n'assume pas, il n'y a aucune véritable émancipation possible.

Quels étaient vos partis pris de mise en scène ?

Je voulais avant tout être avec Luna, profiter de son énergie, filmer de manière un peu brute, plutôt à l'épaule. Je ne me voyais pas faire des plans esthétisants avec un sujet pareil. J'assume le côté naturaliste du film.

Ma volonté était aussi que le rythme du film se calme au fur et à mesure que Luna grandit et gagne en maturité. Que la stabilité qu'Alex

lui apporte transparaisse dans la stabilité du cadre. Et que celui-ci s'élargisse à mesure que son horizon à elle s'élargit. Ensuite j'avais très envie de filmer dans ces paysages-là, entre ville et campagne, un peu nulle part. Pour moi ces terrains vagues symbolisent l'état de friche dans lequel se situe Luna elle-même.

Laëtitia Clément a un petit air de Cameron Diaz !

Oui, et aussi de Sara Forestier et Emmanuelle Béart ! J'ai eu beaucoup de chance de la trouver. Laëtitia capte incroyablement la lumière. J'aime ce contraste entre son côté très solaire à l'américaine et son accent du sud de la France, plutôt direct. Alex tombe amoureux de Luna très vite, il fallait qu'elle soit vraiment belle et attirante. Laëtitia a de l'énergie à revendre, elle est très présente à la caméra. Dès que j'ai vu



son premier bout d'essai, j'ai su que c'était elle, que je tenais mon héroïne. Elle n'avait jamais joué, c'est Elsa Pharaon, ma directrice de casting, et ses assistantes qui l'ont découverte dans son lycée à côté de Nîmes.

Pourquoi le choix de Rod Paradot pour incarner Alex ?

Quand j'ai passé des essais avec lui, je m'attendais à voir un type un peu viril et dur, comme dans *LA TÊTE HAUTE*... En réalité, Rod est très sensible et fragile et a amené quelque chose d'enfantin, maladroit et touchant au personnage. Rod est assez insaisissable, on ne peut pas le mettre dans une case. Ce n'est ni un petit intello, ni un petit dur...

Quant aux autres ados, on les a tous trouvés par casting sauvage, hormis Julien Bodet (Ruben) qui avait fait l'école de Saint-Etienne et Lyna Khoudri (Chloé) qui avait déjà joué

dans quelques courts-métrages et qui a depuis obtenu le prix Orizzonti de la meilleure actrice au festival de Venise pour son rôle dans *LES BIENHEUREUX*.

Comment avez-vous abordé la direction d'acteurs de ce groupe de jeunes ?

J'avais déjà fait plusieurs courts-métrages avec des adolescents, j'avais donc déjà une petite expérience et je savais que j'aimais ça. Avant le tournage, on a répété trois jours tous ensemble avec une coach afin qu'ils apprennent à se connaître, qu'ils deviennent une vraie bande de potes. Ce n'est pas facile de jouer le plaisir de voir quelqu'un se faire humilier, je les filme dans une position de salopards, il fallait qu'ils comprennent les enjeux de ce que je leur demandais et qu'ils arrivent à créer une distance avec leur personnage.



Et le choix de Frédéric Pierrot ?

Je l'aime beaucoup, notamment dans *LES REVENANTS* et dans *DIS-MOI QUE JE RÊVE* de Claude Mouriéras, où il jouait déjà un paysan. Au début, je n'osais pas l'appeler, je me disais qu'il n'accepterait jamais de venir pour un si petit rôle. Mais il a tout de suite accepté. J'étais très contente, c'est un tel bonheur de travailler avec lui. Frédéric apporte un côté à la fois rugueux et très bienveillant à son personnage. Quant à Juliette Arnaud pour jouer la mère de Luna, je voulais une actrice capable de déployer la même énergie que Laëtitia Clément, qu'on puisse presque voir un lien de sororité entre les deux femmes, plus que d'autorité.

Vous donnez beaucoup de place au travail d'horticultrice de Luna.

Le travail était important déjà pour une raison dramaturgique. Il fallait mettre en présence Luna et Alex dans un espace dont ils ne peuvent s'échapper, les aimer l'un à l'autre pour qu'ils aient le temps de se plaire, de se séduire, de tomber amoureux. Et finalement pouvoir recommencer à zéro, et peut-être retrouver une innocence.

Ce travail était aussi une manière de nous rendre Luna plus attachante. Elle travaille, elle fait un boulot difficile, elle s'y accroche et elle l'aime. Je voulais casser l'image de la cogole qui ne pense qu'à ses fringues et à sa coupe

de cheveux, et qu'on ne puisse pas mettre ce personnage dans une case, qu'on ne puisse pas la condamner partout, tout le temps. Luna est survoltée, sans limites, mais capable aussi de travailler pendant des heures, de faire les mêmes gestes avec abnégation lorsqu'il s'agit de ramasser des légumes. Je voulais qu'on sente chez elle un bonheur d'être avec les plantes, avec les arbres, à l'air libre comme elle dit. Ce travail, c'est un peu son jardin secret, la seule chose qui la calme. Ce lien fort avec la nature n'a pour autant rien de bucolique. Il s'agit d'une exploitation agricole, avec son côté industriel, dur, cadencé. Avec des lumières aveuglantes, une chaleur étouffante, une végétation aride.



Vous savez ménager le suspense. Jusqu'à la toute fin du film, on ne sait pas si on est dans une tragédie ou une histoire de rédemption...

Oui, je voulais garder une tension jusqu'au bout, presque à la manière d'un polar... qu'on soit embarqué avec Luna dans cette tension. Qu'on ait peur que la situation lui explose à la figure, tout en espérant qu'elle dise enfin la vérité. Accumuler les nuages au-dessus de sa tête, alors qu'elle continue à danser sous la pluie.

Alex lui pardonne en connaissance de cause. Il n'y a pas effacement de la faute mais dépassement...

Qu'est-ce que la justice, à quel moment y a-t-il réparation ? Est-ce que les regrets sont une excuse ? Est-ce que le pardon suffit ? L'absence de réponse judiciaire perturbera sans doute certains spectateurs mais j'assume cette réflexion sur la justice. Selon moi, ce qui compte c'est que Luna ait bougé, et qu'Alex ait eu la possibilité de se venger. Son choix de pardonner est une vraie décision, dans laquelle rentre beaucoup d'irrationnel. Il n'y a pas de bonne raison ou de bon timing pour pardonner. On peut pardonner tout de suite, plus tard ou jamais.

Alex revient parce qu'il est très amoureux. C'est leur première histoire d'amour, il veut leur donner une seconde chance. J'espère que le spectateur le voudra aussi.

Propos recueillis par Claire Vassé

Liste ARTISTIQUE

Laëtitia Clément	Luna
Rod Paradot	Alex
Lyna Khoudri	Chloé
Julien Bodet	Ruben
Frédéric Pierrot	Sébastien
Juliette Arnaud	Corinne

Liste TECHNIQUE

Réalisation	Elsa Diringer
Produit par	Muriel Meynard
Scénario & dialogues	Elsa Diringer, Claude Mouriéras
Image	Elin Kirschfink
Son	Jean-Pierre Duret, Raphaël Mouterde, Roman Dymny
Montage	Sarah Ternat
Musique	Thibaut Barbillon
Producteur	EX NIHILO
Avec la participation de	CNC, Ciné+
Avec le soutien de	Région Occitanie, Pyrénées-Méditerranée, Cinémage 10 et 11, Sofitvcine 4
Distribution France	Pyramide Distribution
Ventes Internationales	Pyramide International



Elsa Diringer est née en 1982 à Strasbourg et a grandi à Montpellier. Après une prépa littéraire et un master en études cinématographiques à l'université Paris 8, elle travaille comme assistante son sur des films d'Alain Resnais, Nicole Garcia, René Féret... En 2009, elle réalise son premier court-métrage, *ADA*, produit par Lazennec et sélectionné au Festival de Clermont-Ferrand en compétition. Suivront de nombreux courts-métrages réalisés au sein du collectif Tribudom qui travaille avec les habitants des quartiers dits « sensibles » du Nord-est parisien. Parmi eux, *C'EST À DIEU QU'IL FAUT LE DIRE*, coproduit par Agat Films & Cie, est sélectionné dans de nombreux festivals et nommé aux Lutins du court-métrage. *LUNA* est son premier long-métrage.

PYRAMIDE
DISTRIBUTION